

# L'homme qui penche



BERTRAND DE ROBILLARD

# L'homme qui penche

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

*Je remercie Barlen Pyamootoo  
pour son amical soutien.*

Bertrand de Robillard

ISBN 978-2. 87929. 960. 0

© Éditions de l'Olivier / Le Seuil, 2003.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*à L.*



« Enfonce-toi dans l'inconnu qui creuse.  
Oblige-toi à tourner. »

René Char





Une douleur sourde aux côtes a coupé net le geste que vous avez fait pour vous lever du plan de travail où vous n'avez pas écrit une ligne depuis des heures. Vous vous mettez à considérer d'un air piteux le carré qui vous sert d'appartement, comme si vous le teniez pour responsable de ce qui vous arrive. Dans la poitrine, un frottement douloureux vous rend la respiration difficile, et des ecchymoses aux bras et aux jambes vous interdisent tout mouvement brusque. Derrière le battement de vos tempes, des pans entiers de la soirée de la veille se terrent obstinément dans les zones d'ombre de votre mémoire, encore imbibée d'un mélange d'alcools qui se chamaillent. Derrière vous, dans un coin de la pièce, un vinyle de Thelonious Monk égrène les arpèges d'un

*Round Midnight* qui patauge dans la pesanteur glauque de cette fin d'après-midi. Le tout s'enfonce lentement dans le soir, avec les événements de la veille qui n'en finissent pas de repasser dans votre tête, obsédants, ressassant les mêmes blancs sonores, comme les ratés bruyants d'une chaîne en boucle.

Vous laver la mémoire de cette soirée ou, au contraire, remplir les blancs obstinés de ces images – de violence gratuite. En même temps, une tentation très forte de ne pas rétablir les faits – c'est peut-être ce que vous allez faire : laisser s'estomper peu à peu le souvenir de cette soirée derrière une brume qui s'épaissira progressivement. Laisser faire le temps. Combien de temps ? Vous vous terrez comme un rat. Sortir ? Vous n'arrivez pas à vous décider.

Les trémolos, marquant la fin du disque, dans les aigus du clavier de Monk, laissent bientôt un vide et votre interrogation qui devient plus pressante : sortir pour aller où ? Vous ne voulez à aucun prix rééditer vos

exploits de la veille, mais c'est pourtant ce à quoi vous vous exposeriez en sortant, vous le savez bien. Le filet phosphorescent des devantures de bars et autres restaurants dont vous avez à l'esprit les formes et les couleurs des lettres sur les enseignes s'est constitué en une sorte de cercle hostile, menaçant. Peut-être est-ce parce que vous savez désormais ce qu'ils renferment. L'attrance des premiers temps a fait place au soupçon. Vous les connaissez trop bien, ces tentacules sans attache qui pourraient être en train de rôder au hasard de cette nuit curepipienne – à deux pas de chez vous, qui sait ? Ou peut-être dans votre chambre même. Le rêve, au fil des années, s'est transformé en cauchemar. Vous vous étiez mis, depuis un certain temps, à vous méfier des autres, mais à présent c'est vous-même que vous craignez.



Quelqu'un vous a dit un jour que, quand vous marchez, vous donnez l'impression de pencher. Quelqu'un vous l'a dit, ou l'avez-vous inventé?

Enfilade de bâtiments et panneaux publicitaires aveugles laissés pour morts, déchirant le vide de cette partie du centre ville. Hiver crachinant impunément sur les débits de boisson agglutinés autour des feux du carrefour. Sous votre chevelure hirsute, votre caban bleu marine se fond dans l'obscurité de Curepipe Road, épaisse encre noire à peine atténuée çà et là par l'éclairage frileux d'un lampadaire, ne donnant rien d'autre à voir de vous que la tache blanchâtre du visage avançant, comme un reflet, entre deux eaux. C'est sur cette seule partie exposée de votre corps que se manifes-

tent les intempéries, à laquelle vous accordez une attention toute particulière. Vous avez toujours affectionné ce vent froid qui, en ce moment, vous balaie le visage et la chevelure, vous siffle aux oreilles et vous glace, comme après un rasage de près, la peau des joues. Cette sensation à laquelle vous vous maintenez fermement comme à une rampe, aveugle mais dans le droit alignement de vos années parisiennes, pas si lointaines, cette sensation – plus que d’une nostalgie qui n’avouerait pas son nom – témoigne d’une volonté de maintenir en vie un mode d’existence dont la disparition partielle vous trouve déjà sensiblement perturbé. Rien, cependant, ne vient vous distraire, en ce moment précis, de votre seule préoccupation, à laquelle, corps et âme, vous tendez irrésistiblement. Aucun obstacle non plus entre la destination finale de votre marche et vous-même. Ni, par exemple, la rotation vertigineuse des chiffres – que vous ne voyez pas – sur le compteur à essence devant lequel vous

prenez ; ni, pour rester dans le domaine des chiffres, le fait que, dans le siècle, la décennie précédente représentée par un 7 dans la colonne des dizaines a été remplacée par un 8, depuis quelques lustres déjà – ce qui rendrait votre présent accoutrement, justifié pensez-vous par le froid, passablement démodé à Paris. Tout cela vous laisse indifférent et, probablement, ne vous effleure même pas l'esprit. Comme vous ne pensez pas non plus que le 8 indiquant la présente décennie va s'éterniser tout au long de celle-ci, alors que celui du compteur à essence, lui...

Personne ne pense à ces choses-là. Mais sans en être plus conscient qu'un autre, votre attitude est celle de quelqu'un qui, même en y veillant, ne pourrait modifier en quoi que ce soit sa vitesse ou son mode de fonctionnement physique et mental, régis par quelque mécanisme complexe siégeant en son for intérieur, quelque part entre la tête et les pieds. Rien ne vient entraver la marche des opérations que

vous avez entreprises. Seule vous sépare de votre destination immédiate la petite cinquantaine de mètres de trottoir qu'il vous reste à parcourir. Et, indifférent à toutes ces choses qui continuent, chacune à son rythme, de tourner un peu partout où il y a une parcelle de vie, vous continuez de remonter, dans votre attirail vestimentaire déplacé, la grand-rue qui en sens inverse se fraie un chemin à travers la brume, là-bas, vers Eau-Coulée.

Quelques pas plus loin, vous serez devant le Santiago. Vous anticipez la vague odorante qui, comme à l'entrée de tous les bars, vous accueillera par un halo de chaleur sur le palier, entre les deux battants de la porte en tôle rouge, au-delà de laquelle vous appréhendez aussi, un peu, la suite. Est-ce à cause de la blancheur de votre peau, d'habitude assimilée dans cette île à des lieux autrement respectables, ou à cause de votre accoutrement ? Probablement les deux.

En entrant, vous sentez tous les regards bra-



qués sur vous. Déstabilisé, vous balayez du regard un panorama de quatre-vingt-dix degrés rempli d'yeux qui vous dévisagent, et trouvez à la seconde même le bar que vous fixez quelques secondes, comme pour vous ressaisir. Vous commandez une bière et, le temps de prendre vos marques, apercevez à quelques mètres de vous un Créole en blouson de cuir et tout de noir vêtu, avec un air de déjà-vu, et qui visiblement se dit la même chose en vous voyant. Après une hésitation presque trop longue, vous vous saluez d'un hochement de tête à peine perceptible. La reconnaissance des lieux, que vous ne connaissiez que de l'extérieur, vous révèle un archétype des débits de boisson de la classe la plus rudimentaire : un bar constitué de trois vitrines formant un rectangle fermé par un mur ; dans les vitrines crasseuses, différentes préparations de viandes et de légumes baignant dans des sauces huileuses à souhait ; dans la salle, tables et tabourets recouverts de Formica aux couleurs dépa-

reillées. Un mur de couleur indéterminée sous une épaisse couche de moisissure. Enfin, le bourdonnement de la salle tenant lieu de musique de fond.

Vous ne sauriez dire avec précision à quel moment vous avez remarqué que la jeune Chinoise qui vous a servi détonnait avec le lieu. De cette soirée subsistent, aujourd'hui encore, quelques images, parmi lesquelles celle du Créole vous offrant un rhum, la surprise agréable de ce geste – signifiant à votre égard une manière d'intégration à ce milieu – ne faisant qu'accroître la difficulté que vous avez éprouvée à donner suite à la conversation dont le sujet vous inspirait à peine plus que des monosyllabes et des hochements de tête ponctués, pour meubler le vide, de longues bouffées de cigarette expirées avec force et entrecoupées de fréquentes gorgées d'alcool. Votre verre s'est trouvé vide plus vite que prévu. Puis, ont succédé, malgré tout, quelques autres tournées offertes de part et d'autre. Quand l'insuccès de

la conversation s'est révélé définitivement consommé, vous vous êtes aperçu qu'au milieu de la musique de fond dont le volume était monté d'un cran, la chaleur douce qui commençait à tracer un sentier de votre estomac à votre tête vous faisait timidement signe de ne pas vous éterniser. Mais, à la réflexion, dans le brouhaha qui dans votre dos s'était rapproché jusqu'à vous toucher les épaules, ponctué çà et là d'appels gutturaux et autres bruits de verres frappés sur les tables à l'adresse du serveur, vous vous êtes ravisé : la déduction contraire vous semblait aussi valable.

Et vous avez commandé un double.





RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : S.N. FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE  
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2003. N°384 (63978)  
IMPRIMÉ EN FRANCE